

Le syndrome de Moctezuma ou Réflexions sur l'actualité et la pertinence du couple ville-campagne dans l'analyse territoriale

Bernard Debarbieux

Université de Genève

Le tragique de la catégorisation

Si l'on joue avec les mots, l'actualité du couple «ville-campagne» a quelque chose de tragique. De doublement tragique, même, si l'on s'inspire de deux sources différentes.

Tragique au sens où Aristote écrit dans sa *Métaphysique*: «*Nous n'avons que peu de noms et peu de définitions pour une infinité de choses singulières. Le recours à l'universel n'est donc pas une forme de la pensée mais une infirmité du discours. Le tragique vient de ce que l'homme parle toujours de façon générale de choses qui sont toujours singulières*» [Eco, 1999: 29]. Le tragique réfère ici au deuil de la singularité par lequel il faut passer quand on parle des choses du monde avec le vocabulaire des langues ordinaires. Ce singulier est toujours appréhendé à l'aide de termes génériques, ville et campagne par exemple, qui nous informent bien mal sur les particularités du lieu que l'on cherche à désigner.

Tragique aussi si, en poussant l'exercice de comparaison dans ses derniers retranchements, on évoque le désarroi des Aztèques face au premier débarquement de l'armée de Cortez, désarroi qui les a conduit à l'issue fatale que l'on connaît. Convoqués par Moctezuma, les soldats aztèques qui ont assisté à la scène peinent à trouver les mots qui conviennent pour en donner le récit. Ils évoquent des hommes «*au corps blanc comme s'il était de chaux*», précisent «*de tous côtés leurs corps sont protégés, on ne voit paraître que leur visage*», puis «*ils chevauchent, montés sur leurs cerfs [...]*» [Eco, 1999: 131]. Les soldats n'ont à leur portée que le vocabulaire qu'ils partagent avec Moctezuma. Ils comparent. A défaut du concept d'armure, ils ont recours à la périphrase; à défaut du concept de «cheval», ils procèdent par analogie. La situation en tant que telle ne mérite sans doute pas le qualificatif de «tragique» au sens où l'emploie Aristote; mais nous savons qu'elle débouche sur une tragédie de la pire espèce. Tragédie qui découle de la faiblesse des outils cognitifs des Aztèques face à ceux et aux intentions des Espagnols.

Pourquoi convoquer de la sorte Aristote et Moctezuma dans une réflexion sur l'actualité et le devenir du couple ville-campagne, quand ni l'un ni l'autre n'ont ces notions à l'esprit ? Parce que la citation du premier et la situation du second mettent en avant les difficultés cognitives que nous oppose le langage dans l'appréhension du réel. Et parce que la littérature spécialisée nous renvoie en permanence l'incertitude et le désarroi de nos contemporains face aux notions de ville et de campagne. On n'y verra rien de tragique, certes. Par contre, on y verra des similitudes avec les deux termes de cette entrée en matière: Aristote pose la question de la capacité de nos mots génériques à convenir à notre expérience du monde; Moctezuma, aidé bien malgré lui de Cortez, pose la question de la capacité de ces mots à prendre en compte et à rendre compte de l'avènement de réalités nouvelles.

Dès lors, la question principale à laquelle ce texte s'attelle sera la suivante: face aux réserves que leur emploi suscite, face aux attitudes diverses et contradictoires que les auteurs contemporains adoptent à leur égard, les termes «ville» et «campagne» ont-ils encore une quelconque pertinence? La réponse à une telle question n'a de sens que si sont précisées les conditions dans lesquelles ces termes sont utilisés, et que si leur statut est clarifié. On suggèrera que ces termes non seulement conviennent toujours, et s'avèrent même indispensables à la compréhension du monde contemporain, à condition de se distancer du paradigme dans lequel ils se sont avérés les plus utiles durant les derniers siècles.

Précisons d'emblée que l'énoncé qui précède ne signifie aucunement que ce texte prétend démontrer que les villes et les campagnes ont existé en soi et qu'elles existeraient autrement désormais. Ce texte ne traite pas de ce qui existe en soi dans la réalité géographique, ou plutôt de ce qui existerait en soi indépendamment de la façon que nous aurions de le désigner et de le qualifier. Il n'adopte donc pas la posture du «réalisme métaphysique» selon laquelle «*le monde est constitué d'un ensemble d'objets indépendants de l'esprit, selon laquelle aussi il n'existe qu'une seule description vraie de "comment est fait le monde"*» (Putnam, 1984: 61-62). Il adopte au contraire une posture constructiviste qui revendique que les objets de connaissance sont construits par la connaissance elle-même, qui porte sur une réalité qui n'est pas faite d'objets. Comme l'écrivait Cooley, «*l'objet n'est pas objectif en soi*» [Cooley, 1926]. L'objectivation et le système d'objets qui en résulte sont respectivement l'activité et le produit de cette activité de différenciation de la surface de l'espace terrestre dans un souci de faire coïncider l'expérience, le langage et la pensée. Ce qui fait dire à Bachelard que «*L'objet nous désigne plus que nous le désignons*» [Bachelard, 1938]. Autrement dit, l'objet désigne nos façons de composer avec le réel et, au-delà, nous-mêmes en tant qu'être doués de pensées. Dès lors, la vérité serait une sorte de correspondance «*entre des mots et des symboles de pensée et*

des choses ou des ensembles de choses extérieures» [Putnam, 1984: 61-62]. Pour parvenir à faire coïncider expérience, langage et pensée, nos sociétés ont besoin de noms qui correspondent à ce que l'on appelle parfois des concepts, des classes ou des catégories, mais qui ne sont jamais que des symboles. C'est donc la nature symbolique des notions de ville et de campagne, autrement dit leur capacité à nous aider à penser la diversité des formes humanisées à la surface de la terre qui nous intéresse ici. Car c'est bien la pertinence de ces symboles qui pose problème aujourd'hui.

Dans de telles conditions, la question principale à laquelle s'attelle notre propos - les catégories «ville» et «campagne» ont-elles encore une quelconque pertinence ? - ne trouvera pas sa réponse dans une recherche, forcément désespérée, de villes et de campagnes en soi dans le réel géographique, mais dans une analyse de l'intérêt logique et cognitif de ces catégories pour appréhender la diversité du réel. Pour ce faire, nous étudierons d'abord la façon dont les milieux savants ont eu recours à ce couple de catégories durant les siècles écoulés. Nous exposerons ensuite les raisons qui font que le paradigme qui a présidé à cet usage est obsolète. Nous nous efforcerons enfin de démontrer pourquoi ce couple garde une pertinence à condition de changer de paradigme.

Le couple ville-campagne et le paradigme de la modernité classique

Le couple de catégories «ville-campagne» a connu son apogée de la fin du moyen-âge jusqu'à l'aube de la révolution industrielle. Cela signifie qu'il bénéficiait alors de la structure logique la plus claire et la plus structurée, ses composantes et ses formes d'expression étant alors les plus cohérentes et redondantes. Cohérence et redondance sont perceptibles dans

cinq caractéristiques: une conception partitive de l'espace, autrement dit une topologie particulière; une forte adéquation des contenus et des qualités associées, autrement dit une sémantique; une iconographie adaptée à cette topologie et à cette sémantique; une mythologie apte à donner à cette structure topologique et sémantique la forme d'un récit; et enfin, une institutionnalisation sociale et politique capable de conférer sa légitimité à l'ensemble et de l'inscrire dans la durée. Commençons par détailler ces cinq caractéristiques pour mieux en exposer la nature.

Une topologie

Dès la Renaissance et plus encore avec l'époque moderne, l'espace terrestre est volontiers appréhendé dans les milieux savants comme un système d'entités articulées les unes aux autres. La connaissance savante des faits de nature privilégie une conception en catégories d'objets (continents, mers, fleuves, bassins, etc.) tantôt juxtaposés, tantôt emboîtés, dont les textes restituent l'agencement sous la forme dominante du «tableau» censé rendre compte de la structure de ces agencements¹. Pendant la même période, les Etats-nations émergents s'appuient sur une conception nouvelle de l'espace du politique, le territoire moderne, étendue qui tend à être juridiquement homogène, séparée de ses voisins par des frontières linéaires et non plus des «marches» au statut incertain [Alliès, 1980]. Enfin, au sein de l'espace humanisé, le distinguo entre villes et campagnes, déjà clairement adopté dans la seconde moitié du moyen-âge européen, acquiert une importance croissante face au couple qui a longtemps prévalu, le couple espace sauvage-espace cultivé.

¹ Parmi les nombreux ouvrages consacrés à cette question, on ne mentionnera ici que *Les mots et les choses* [Foucault M., 1966].

Dès lors, dans l'appréhension des entités naturelles, des aires habitées et des territorialités politiques, c'est une conception partitive de l'espace qui s'impose: le monde est conçu comme un puzzle de pièces juxtaposées et emboîtées. On a parfois qualifié de cartésien ce paradigme, la science dite cartésienne ayant focalisé son attention sur l'analyse des objets physiques, les isolant parfois de leur contexte et des relations que l'on a plus tard qualifiées de systématiques avec les autres objets de leur environnement. Le monde cartésien, pour ce qui est de la physique et de la géographie, est donc, comme le dit Michel Serres, un monde d'objets «durs», «bornés», contigus ou emboîtés, un monde dont le modèle est le «cristal», objet emblématique de ce paradigme pour Michel Serres: «*L'idéal de la connaissance est le solide cristallin [...] l'idéal du système classique est le cristal*» [Serres, 1980: 43]. Bien avant lui, Bergson écrivait déjà: «à l'image des solides; notre logique est surtout la logique des solides» [Bergson, 1959: 489].

Une sémantique

Cette topologie partitive est renforcée par une sémantique qui associe chaque catégorie d'objets géographiques avec des attributs et des qualités clairement dissociés: ainsi les continents sont peuplés dès Buffon et jusque chez Ritter de peuples de races et de moeurs différentes, au nom de ce principe de classe qui prévaut autant dans le domaine des sciences naturelles que dans les premiers travaux de sciences humaines; ainsi, les valeurs culturelles et politiques sont perçues comme spécifiques à des peuples et à des Etats, ce qui a conduit Pascal à ironiser avec son «vérité en deçà des Pyrénées, erreur au-delà». Il en est de même du couple ville-campagne: les villes sont, et cela dès le moyen-âge, pensées comme le monde des marchands, des échoppes, des bourgeois, et, pour les plus importantes, des universités, mais aussi de la civilité et de la liberté, en vertu de l'adage médiéval selon lequel «l'air de la ville rend libre». De

façon complémentaire et opposée, les campagnes sont le monde des paysans, des ressources vitales, des seigneurs laïcs ou monastiques.

La redondance entre topologie et sémantique de l'espace géographique a rendu possible une définition de la ville et de la campagne à la fois par la forme spatiale et par leurs contenus génériques respectifs. Umberto Eco invite à voir dans cet ajustement des formes et des contenus sémantiques une des façons de construire des définitions de catégories: il oppose cette façon de faire, qu'il qualifie d'encyclopédique (chaque catégorie est circonscrite par un ensemble d'attributs hétérogènes qui tous ensemble composent les représentations conventionnelles qu'en a la société), à un mode dictionnaire, spécifique à l'activité scientifique qui s'apparente à des définitions logiques (conditions nécessaires et suffisantes pour qu'un objet soit rangé ou non dans une classe d'objets) [Eco, 1999]. Ce distinguo nous sera utile plus tard.

Une iconographie

Le couple de catégories «ville-campagne» et la structure logique sur laquelle il s'appuie ont été fortement renforcés par l'iconographie de cette longue période sous deux formes principales: la peinture et la carte.

La peinture de paysage acquiert son autonomie à la Renaissance, notamment sous la forme des «paysages-mondes» de la peinture flamande [Gibson, 1989; Besse, 2003]. Dans ces tableaux, dont Patinir puis Brueghel sont les représentants les plus connus, le peintre s'attache à juxtaposer dans un même cadre la diversité du monde connu à l'aide de motifs génériques - la mer, la forêt, la montagne, mais aussi la ville et la campagne - et de figures légendaires, religieuses ou populaires localisées en fonction des espaces dans lesquels elles sont censées évoluer. Dès lors, les représentations de la ville et de la campagne, loin d'être descriptives, sont archétypales,

l'une et l'autre étant signalées par les attributs visibles les plus emblématiques de la catégorie. La peinture de paysage de la Renaissance italienne procède de la même façon: des représentations archétypales de la ville et de la campagne servent de fond de tableau aux portraits et scènes bibliques de ce temps.

Pendant longtemps, la carte procède de la même façon : la plupart des cartes antérieures au 19^e siècle font la part belle à la représentation en perspective des villes, plus ou moins reconnaissables à leurs bâtiments emblématiques, sur une étendue conforme aux codes de la projection cartographique. D'autres, comme les Cassini, précédés notamment par les cartographes arabes des X-XII^e siècles, adoptent un mode de représentation symbolique et conventionnel des lieux habités, les villes composant une catégorie (et disposant d'un symbole) à part dans la famille des lieux habités (voir figure 1).

Quand la carte devient plus attentive à la morphologie urbaine, ce qui advient dès Léonard de Vinci avec notamment sa célèbre représentation d'Imola qui préfigure le mode dominant de la carte au 19^e siècle, la représentation de la ville échappe à des codes élémentaires de ce type. Toutefois, la densité des rues et du bâti sont encore là pour singulariser la forme urbaine ; et surtout, la ville reste enceinte par sa ligne de remparts qui instaure une discontinuité visuelle fondamentale.



Figure 1: Cartes d'Imola (L. da Vinci, XV^e siècle) et des environs de Strasbourg (Cassini, XVIII^e siècle) (photos de l'auteur)

Une mythologie

Clairement distingués dans l'espace, de par leurs contenus et dans leurs modes de désignation et de représentation, les catégories ville et campagne sont par ailleurs associées dans des récits divers généralement destinés à exprimer une conception de la trajectoire historique d'individus, de groupes ou de peuples entiers. L'agade «l'air de la ville rend libre» du moyen-âge suggère que le passage de la campagne à la ville signe l'émancipation de l'individu des contraintes de la vie féodale et constitue, au-delà, un signe de proto-modernité. L'exode rural massif des sociétés européennes au 19^e siècle a été interprété comme le signe de l'entrée des individus dans la modernité, qu'on ait loué ou au contraire condamné, comme Thomas Jefferson, cette trajectoire. Quels que furent les récits et le point de vue de ceux qui les énonçaient, villes et campagnes ont ainsi servi à raconter quantité d'histoires, contribué à donner des

lieux et des images à une historiographie dont on connaît l'importance dans la culture moderne.

Une politique

Dernière caractéristique de la double catégorie «ville-campagne» aux belles heures de la modernité, elle a contribué à la différenciation des formes du politique et donné prise à des politiques. Au moyen-âge, le *distinguo* ville-campagne a recoupé, dans une large partie de l'Europe, le *distinguo* entre société féodale et communes bourgeoises. L'émancipation politique des villes à partir du 12^e siècle a joué un rôle majeur dans l'adoption de l'idée qu'elles constituaient un environnement très spécifique [Pirenne, 1927]. Dès avant, le *distinguo* entre seigneurs ecclésiastiques, presque toujours citadins de résidence, et seigneurs de chevalerie ou monacaux, majoritairement ruraux, avait préparé le terrain. Ce *distinguo* politique et juridique se trouve atténué avec la montée en puissance des Etats modernes et le lissage croissant des contrastes locaux en matière de compétences institutionnelles; toutefois, dans ce contexte, la ville concentre les fonctions politiques et administratives qui constituent l'attribut essentiel de l'urbanité, au moins jusqu'à la révolution industrielle.

Cet état de fait, évolutif au fil des siècles, a justifié la conception et la mise en œuvre de politiques différenciées pour les villes et les campagnes, bien avant que l'on ne recoure à ces catégories de façon systématique dans les premières politiques d'urbanisme et d'aménagement du territoire. La bonification des terres, la fortification des cités, l'organisation administrative des territoires, la reconnaissance des corporations de métiers, et même les politiques d'assignation à résidence de certaines populations, notamment les Juifs, ont contribué à renforcer par la loi et la violence un *distinguo* par ailleurs gravé dans les représentations de l'époque moderne.

Transformations de la période industrielle

Il ne faut pas voir dans l'exposé qui précède un souci de faire croire que tous les éléments mentionnés se sont renforcés de par leur combinaison sous l'effet d'une tendance, voire d'une intention, claire et univoque. Chacune des caractéristiques génériques et chacun des types de faits historiques auxquels il a été fait référence doivent être compris comme autant de modalités, parfois concurrentes, parfois convergentes, de conceptualisation et de mise en œuvre du couple ville-campagne, modalités contingentes, dont les combinaisons ont pu connaître un grand nombre de variations. Autrement dit, des caractères tous portés par un même mouvement qui mérite d'être appelé, même de façon non argumentée ici, la modernité.

Ceci dit, on peut observer à partir de la période industrielle, une progressive remise en cause du paradigme moderne. Non que chacune des composantes illustratives présentées jusqu'ici apparaisse moins pertinente dès l'aube de la révolution industrielle. Certaines sont alors caduques depuis longtemps; d'autres ont encore de belles décennies devant elles. Mais c'est l'agencement des composantes symboliques qui semble perdre de sa force, de sa pertinence et de sa capacité à rendre compte de l'état des configurations de représentations et de pratiques spatiales.

Parmi ces composantes, il en est certaines dont la péremption a des effets majeurs sur l'ensemble de l'agencement. La vague de destruction des remparts et d'extension urbaine est de celles-là. La perte de discontinuité morphologique et paysagère, mais qui eut aussi un temps une valeur juridique, fiscale et politique, a alors le pouvoir d'ébranler non seulement les codes iconographiques et la partition politique de l'espace; mais elle s'accompagne aussi d'une profonde remise en cause de la dualité sémantique moderne qu'elle a rendu possible. Au moment où elle connaît sa

crise de croissance, la ville industrielle se complexifie, socialement et économiquement, à un point tel qu'il devient plus difficile d'associer la forme urbaine avec des formes sociales équivalentes: toutes les villes de la période industrielle ne sont pas marquées de la même façon par le fait bourgeois; toutes ne sont pas concernées au même degré par l'industrialisation et la présence d'une catégorie nouvelle, les ouvriers. En outre la révolution industrielle a aussi contribué à diversifier le contenu des campagnes et les types de campagnes, notamment sous l'effet d'une industrialisation rurale très différenciée de par son ampleur et ses formes.

Toutefois, cette évolution, potentiellement capable de remettre en cause le principe d'ordre topologique de la modernité, n'a pas eu tous les effets que l'on pourrait imaginer. Comme si le paradigme moderne avait montré une étonnante capacité d'adaptation à ce nouveau contexte. En effet, la diversification de la ville comme catégorie générique a conduit à une différenciation interne sous la forme de quartiers fortement marqués par une spécialisation fonctionnelle (industriels, commerciaux, etc.) et résidentielle (bourgeois, ouvriers, etc.). De la sorte, le système des quartiers peut apparaître comme une reprise du paradigme topologique moderne ou son adaptation à une réalité nouvelle.

Il est intéressant aussi de constater que la naissance et la montée en puissance de l'urbanisme, du paysagisme et de l'aménagement a traduit le souci de garder une certaine forme de contrôle sur l'agencement dans l'espace des hommes et des activités, forme de contrôle largement inspirée par le paradigme moderne:

- l'urbanisme, en suscitant la création de quartiers entièrement nouveaux, a largement reposé sur l'idée que des portions d'espaces pouvaient changer en bloc d'affectation au nom d'une répartition fonctionnelle des formes et des contenus associés. Il a également reposé sur le postulat selon lequel l'action publique devait contribuer à maintenir un ordre

spatial, somme toute classique, dans la localisation des fonctions. Une légende rapporte que le général de Gaulle aurait survolé Paris en compagnie de Paul Delouvrier, alors en charge de l'aménagement de l'agglomération, en l'enjoignant de «mettre de l'ordre dans ce bazar»; comme si le trouble visuel engendré par l'émergence non contrôlée de nouveaux objets et de nouveaux usages devait être corrigé par une politique, qualifiée plus tard de zonage, de reprise du tissu urbain sous la forme de mailles clairement différenciées.

- le paysagement de la campagne anglaise à partir du 18^e siècle s'alimentait largement de l'idée que l'image, la forme et les usages de cette campagne pouvaient être renouvelés sans remettre en cause la pertinence même de la catégorie;
- enfin, l'aménagement de parcs publics, parfois considérables, dans les métropoles industrielles, exprimait aussi le souci de conserver le distinguo ville-campagne en jouant de conceptions assez archétypales de l'une et de l'autre: ainsi un architecte-paysagiste comme Olmsted aux Etats-Unis, créateur de nombreux parcs urbains dont Central Park à New York, a largement fait reposer son projet sur l'idée qu'une certaine «nature», conçue sur le modèle de la campagne anglaise du mouvement des enclosures, pouvait et devait être introduite au cœur des grandes villes de son temps pour y maintenir une certaine qualité de vie [Beveridge et Rocheleau, 1995]. Cette vision idéalisée de la campagne n'a pas seulement servi à repenser le rapport entre ville et campagne (ou nature selon les auteurs et les contextes) au sein de l'espace urbanisé; elle a aussi débordé dans des régions périphériques: Olmsted a œuvré à la création des premiers parcs naturels aux Etats-Unis.

Ces trois illustrations, qui trouvent quantité de prolongements dans les politiques d'aménagement du 20^e siècle, montrent bien qu'urbanisme, paysagisme et aménagement ont contribué à la pérennisation du couple ville-

campagne. La figure du puzzle territorial a continué d'orienter les projets et les actions; mais dès lors, ce furent surtout les visions idéalisées de l'une et de l'autre qui guidaient ces projets et ces actions comme si nos sociétés voulaient continuer de croire, à l'aide de modèles archétypaux, que ce couple de catégories avait gardé toute sa pertinence.

Transformations de la période post-industrielle

Bien que travaillée par des transformations pour partie comparables, la période actuelle présente des nouveautés majeures. D'une part, certaines des tendances observées durant la période précédente se sont accentuées, notamment les migrations résidentielles en périphérie des villes. D'autre part, on assiste depuis quelques décennies à une diversification croissante des modèles de la ville et de la campagne qui ébranle le consensus relatif, et largement tacite, qui avait prévalu y compris jusqu'au cœur de la période industrielle. Les constats et les modalités de désignation des entités géographiques se sont extraordinairement diversifiés dans les milieux savants et professionnels: entre ceux qui disent que «la ville est partout» [Chalas et Dubois-Taine, 1997], ceux qui annoncent «le règne de l'urbain et la mort de la ville» [Choay, 1994], ceux qui diagnostiquent une profonde compénétration de la ville et de la campagne sous la forme de «*citta diffusa*» [Secchi, 2000], de «ville-campagne» [Berque *et al.*, 2006] ou de «ville-pays» [Beauchard., 1996, de «*Zwischenstadt*» [Sieverts, 2004] ou de «métropole» [Ascher, 1995], le langage des spécialistes rend compte d'un renoncement, voire d'une défiance, à l'égard des catégories classiques. Ce qui n'empêche pas certains de rester attachés à un modèle classique dont un urbanisme dit «durable», «dense» ou «concentré» devrait contribuer à restaurer les clivages.

Cette diversification des constats et cette créativité terminologique n'attestent pas d'une divergence fondamentale dans les diagnostics: on s'accorde généralement pour penser que le déclin relatif de l'agriculture dans l'activité des campagnes, l'explosion du résidentiel périurbain et rural, le rôle croissant de la mobilité des biens, des informations et des personnes et la relative uniformisation des systèmes de valeurs et des modes de vie sont à l'origine d'un flou croissant dans le contenu des catégories héritées. Mais elle atteste d'une diversification des points de vue sur la pertinence de ces dernières pour penser l'espace et l'action publique ou collective: pour certains les concepts et les catégories sont obsolètes; pour d'autres, ils doivent être retravaillés dans le contexte présent; pour quelques-uns, ils doivent continuer de servir sous leur forme classique de cadre de référence et d'action.

Propositions

Dans ce contexte de métamorphose des formes et des pratiques de l'espace et de recomposition des discours experts sur la question, quelles sont les ressources d'une approche logique et sémantique du problème et quelles sont les perspectives d'usage des catégories qui nous préoccupent ici ?

Garder à l'esprit que le couple moderne ville-campagne continue de structurer les représentations sociales de l'espace

Malgré la profonde transformation de la réalité géographique, la conception partitive et moderne de l'espace ne peut pas être négligée pour au moins deux raisons: d'une part, les représentations sociales restent très fidèles à cette conception; d'autre part, les territorialités politiques dans les

pays d'Europe, construites autour des idées de maillage et de circonscription électorale, continuent de conduire à des modes de gestion de l'espace différenciés.

La première de ces deux raisons mérite d'être éclairée par un rappel: si les experts doutent parfois du bien-fondé du couple de catégories «ville-campagne», la plupart des hommes et des femmes de nos sociétés continuent d'en garder à l'esprit une représentation claire [Perrier-Cornet, 2002]. Interrogés à ce sujet, ils hésitent rarement à répondre à des questions simples du genre: «travaillez-vous en ville?», «habitez-vous à la campagne», «allez vous à la campagne le dimanche?». Les acceptions populaires de ces deux catégories continuent d'être opératoires et donc pertinentes, du moins du point de vue des pratiques (spatiales et linguistiques) ordinaires.

Ce constat n'invalide en rien l'intérêt de questionner et de retravailler le vocabulaire dans les pratiques scientifiques et professionnelles. Par contre, il serait périlleux d'ignorer les représentations ordinaires ou de considérer qu'elles sont impertinentes ou injustifiées au seul prétexte qu'elles ne coïncident plus avec les façons expertes de procéder. L'expertise alors ne pourrait qu'être incomplète. L'impératif de cette reconnaissance et de cette prise en compte est d'autant plus fort que les procédures d'aménagement sont de plus en plus couplées à des exercices de consultation et de participation. La parole habitante doit être prise au sérieux, avec les mots qui sont les siens, si l'on veut réellement discuter en public d'options qui impliquent des visions de la ville et de la campagne.

Admettre que le couple ville-campagne peut être conservé mais détaché, dans certains cas, du paradigme classique

Si l'on dissocie clairement le couple de catégories «ville-campagne» du paradigme moderne et partitif à l'aide duquel il a été principalement pensé, on constate qu'on peut y recourir

selon d'autres modalités. Les philosophes cités plus haut pour circonscrire l'approche cartésienne ont proposé que la pensée s'émancipe du modèle exclusif du cristal pour s'intéresser à des modèles alternatifs comme le nuage (Bergson) ou la flamme (Serres). Ainsi, l'analyse des flux urbains et suburbains, des migrations pendulaires notamment, mériterait certainement de s'inspirer, si ce n'est déjà fait, des modèles de configuration spatiale que sont le nuage ou la fumée pour désigner une entité aux contours variables selon le temps, entité qui pourrait aussi être qualifiée de ville à condition de différencier cette dernière, la «ville-nuage», de l'acception précédente, plus morphologique, la «ville-cristal».

Une autre source d'inspiration peut être trouvée dans les travaux de logiciens qui se sont intéressés aux types d'oppositions à l'œuvre dans le langage et la pensée. Un auteur américain des années 1930, C.K. Ogden, a suggéré que les oppositions logiques puissent être distinguées en trois types [Ogden, 1967]:

- les oppositions par cut, qui opposent deux entités clairement différenciées par une valeur ou une ligne discriminante: les oppositions droite-gauche ou dedans-dehors relèvent de ce type. On est «dedans» ou «dehors», à «droite» ou à «gauche» de l'entité à laquelle on se réfère implicitement.
- les oppositions par degré, qui opposent deux domaines entre lesquels n'existe pas de démarcation équivalente, deux domaines eux-mêmes organisés par une intensité plus ou moins forte du phénomène désigné: «noir-blanc», «chaud-froid» et «haut-bas» relèvent de ce type.
- les oppositions par définition, qui supposent d'en savoir davantage sur les critères de définition de chacun des termes pour se prononcer: «*British-Alien*» constitue l'illustration exemplaire utilisée par Ogden, sachant que les critères de

définition des termes ont besoin d'être précisés (quelles nationalité, langue, culture, valeurs ?).

Ogden mentionne parmi d'autres, et sans en développer l'analyse, l'opposition ville-campagne. Il y voit une des illustrations de l'opposition par définition, reposant donc sur l'identification de critères de définition (dictionnaire ou encyclopédique, pour reprendre les termes d'Eco). Mais le raisonnement d'Ogden, si on lui reste fidèle, n'interdit pas non plus de concevoir cette opposition ville-campagne comme une opposition par *cut* (quand la discontinuité morphologique autorise à parler en termes dedans-dehors) ou comme une opposition par degré (si l'on estime que des lieux peuvent, au vu de certains critères, être qualifiés de plus ou moins urbains, plus ou moins ruraux). Dans cette perspective, le couple ville-campagne peut être appréhendé de différentes manières, selon le type d'opposition logique sur lequel on le construit.

Penser la ville et la campagne à l'aide de prototypes

Si on accepte de renoncer, dans certains cas, à une conception du couple ville-campagne conforme au paradigme de la modernité classique, et on imagine que ce couple puisse être pensé comme une opposition par degré, on peut aussi penser qu'il existe des lieux qui incarnent au mieux l'idée d'urbanité (le centre historique? le centre d'affaires centre commerçant historique?). Ces lieux – appelons-les «villes-prototypes» - pourraient être des pôles imaginaires de l'idée d'urbanité, complémentaires aux pôles imaginaires de la ruralité et de la naturalité. On a des raisons de penser que certaines représentations sociales de la ville, de la campagne et de la nature s'enracinent dans de telles polarités. Certains, comme Jean Viard, pensent même que ces pôles bénéficient aujourd'hui d'un attrait sans équivalent, attrait qui s'expriment par des tropismes résidentielles et touristiques (parcs naturels, quartiers historiques, campagnes «profondes») [Viard, 1994].

Conclusion

Toutes proportions gardées, les contemporains de Moctezuma et nous-mêmes avons affaire à un problème comparable: les catégories de pensée en usage se révèlent malhabiles, sinon incapables, de rendre compte de la réalité qui advient. Certains, aujourd'hui comme hier, s'accrochent à ces catégories comme si le monde n'avait pas suffisamment changé pour les rendre impertinentes. D'autres font le choix d'y renoncer pour en inventer de nouvelles, mieux adaptées. Ce texte s'est efforcé d'en encourager un usage différencié selon les contextes et selon les types de phénomènes (morphologiques, circulatoires, politiques) qui sont visés et, pourquoi pas, à l'aide d'expressions – «la ville-cristal», la «ville-nuage», la «ville-prototype» – qui n'ont pas l'ambition d'allonger la liste des néologismes, mais de mettre leur forme poétique au service d'une réflexion analytique.

Bibliographie

- ALLIES P., 1980. *L'invention du territoire*. Grenoble: PUG.
- ASCHER F., 1995. *Métapolis ou l'avenir des villes*. Paris: Ed. Odile Jacob.
- BACHELARD G., 1938. *La psychanalyse du feu*. Paris: Gallimard.
- BEAUCHARD J., 1996. *La Ville-Pays. Vers une alternative à la métropolisation*. La Tour d'Aigues: Editions de l'Aube.
- BERGSON H., 1959. *L'évolution créatrice*. Paris: PUF.
- BERQUE A. et al., 2006. *La ville insoutenable*. Paris: Éditions Belin.
- BESSE J.M., 2003. *Face au monde. Atlas, jardins, géoramas*. Paris: Desclée de Brouwer.
- BEVERIDGE C. and ROCHELEAU P., 1995. *Olmsted: designing the American Landscape*. New York: Rizzoli.

- CASSIRER E., 1972. *Philosophie des formes symboliques, 1 - Le langage*. Paris: Editions de Minuit.
- CHOAY F., 1994. Le règne de l'urbain et la mort de la ville, in: DETHIER J, et GUIHEUX A., *La Ville: art et architecture en Europe, 1870-1993*. Paris: Editions du centre Georges Pompidou, pp. 26-35.
- COOLEY C., 1926. The roots of social knowledge, in: *The Am. Journal of Socio*, XXXII, pp. 59-79.
- DUBOIS-TAINE G, CHALAS Y., 1997. *La ville émergente*. Paris: Editions de l'Aube.
- ECO U., 1999. *Kant et l'ornithorynque*. Paris: Grasset.
- FOUCAULT M., 1966. *Les mots et les choses*. Paris: Minuit.
- GIBSON W., 1989. *Mirror of the earth; the world landscape in sixteenth-century Flemish painting*. Princeton: Princeton University Press.
- OGDEN C.K., 1967. *Opposition: a linguistic and psychological analysis*. London et Bloomington: Indiana University Press.
- PERRIER-CORNET P., 2002. *Repenser les campagnes*. La Tour d'Aigues: Editions de l'Aube.
- PIRENNE H., 1927. *Les villes du Moyen Âge. Essai d'histoire économique et sociale*. Bruxelles: M. Lamertin.
- PUTNAM H, 1984. *Raison, vérité, histoire*. Paris: Minuit.
- SECCHI B., 2000. *Prima lezione di urbanistica*. Rome Bari: Laterza.
- SIEVERTS T., 2004. *Entre-ville. Une lecture de la Zwischenstadt*. Paris: Parenthèses.
- VIARD J., 1994. *La Société d'Archipel ou les territoires du village global*. La Tour d'Aigues: Editions de l'Aube.